

Lyon, la belle Italienne

Autor(en): **Muller, Mariette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **33 (2003)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827629>

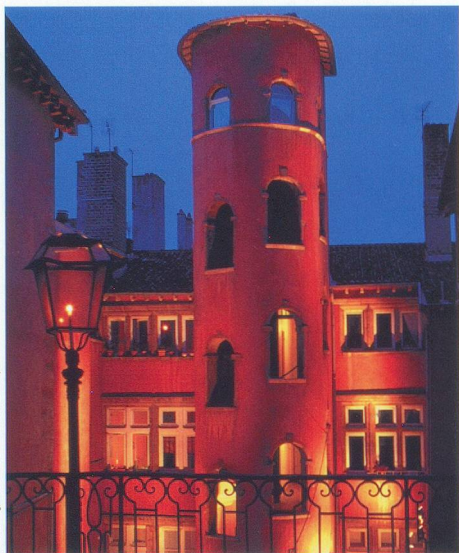
Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lyon, la belle Italienne



O. T. Lyon / T. Deschamps



MMS

A deux heures à peine de Genève, la cité des soyeux dévoile les charmes de son riche passé. De Fourvière à la Croix-Rousse, de traboules en bouchons, la ville se lit comme un livre d'histoire.

Entre Rhône et Saône, la cité des soyeux s'étale au pied de deux collines: celle qui prie et celle qui travaille. Depuis décembre 1998, le site historique de Lyon est

inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco, soit quelque 500 hectares urbains rendus aux piétons. Sur la première colline, se dresse l'imposante basilique de Fourvière, monument emblématique de la ville. Les plus sportifs choisiront d'y grimper en empruntant l'une ou l'autre des huit montées qui mènent, par des escaliers et des rues en pente, à l'édifice. Les autres choisiront la «ficelle», ce funiculaire, ainsi que l'appellent les Lyonnais, qui relie la ville à la basilique.

Construite en style néo-byzantin entre 1872 et 1896, la basilique de Fourvière n'en finit pas de diviser les esprits. Dédiée à la Vierge, Notre Dame-de-Fourvière a été édifée suite à un vœu de catholiques lyonnais qui craignaient une invasion prussienne durant la guerre de 1870. L'église est l'œuvre de l'architecte Pierre Bossan qui n'a recouru qu'à de nobles matériaux – or ou marbre – pour décorer l'intérieur. Scandalisés par cette construction coûteuse, qui se voulait la plus haute de la ville, les partisans de la laïcité décidèrent, pour protester contre ce symbole «de la superstition et de l'exploitation reli-

gieuse», de construire tout à côté une tour métallique, plus modeste certes, mais réplique tout de même du dernier étage de la tour Eiffel. Elle sert aujourd'hui de relais de télécommunications.

Tours et traboules

Du haut de la «colline qui prie», le panorama est grandiose et permet de comprendre l'organisation de la cité. «Les civilisations se sont juxtaposées, explique Sandrine qui connaît sa ville sur le bout des doigts. Contrairement à d'autres cités où l'on découvre les cultures par strates successives, ici elles se sont installées les unes à côtés des autres.» Bien avant la dévotion mariale, Fourvière était déjà connue des Romains. Fondée en 43 av. J.-C., Lugdunum fut la capitale de l'empire occidental. Le site archéologique de Saint-Just a permis de mettre à jour un très beau théâtre construit au premier siècle de notre ère. De nombreux festivals s'y déroulent en été.

Blotti contre la colline de Fourvière, le Vieux-Lyon, avec ses quartiers de Saint-Georges, Saint-Jean et Saint-Paul, s'étire sur près d'un kilomètre en suivant le cours de la Saône. Saint-Jean et sa cathédrale témoignent du passé moyenâgeux de la cité. L'intérieur de l'édifice religieux mérite qu'on s'y arrête pour admirer l'horloge astronomique datant du 16^e siècle. Elle sonne quatre fois par jour: à midi, 14 h, 15 h et 16 h.

Quittant le parvis de la cathédrale, on passe presque sans s'en rendre compte du Moyen Age à la Renaissance. Les immeubles communiquent d'une rue à l'autre par un système de passages couverts, les «traboules». «Il y en a 350 dans Lyon, explique Sandrine. Toutes les traboules ne sont pas ouvertes au public, mais bon nombre de propriétaires ont passé des accords avec la Ville et autorisent la visite durant la journée.»

En «traboulant» ainsi, on découvre des trésors architecturaux. Partout l'influence de la Renaissance italienne est présente. Restaurés aux couleurs chaudes du Sud, les immeubles sont parfois ornés de tourelles, symboles de richesse. Les cours intérieures abritent de très beaux escaliers à vis. Le Vieux-Lyon a

Lyon pratique

L'Office du tourisme de Lyon propose aux visiteurs des séjours sur un week-end. La formule «Lyon découverte» comprend deux nuits d'hôtel (en 2, 3 ou 4 étoiles), un passeport appelé «Lyon City Card» (qui offre un accès illimité aux transports en commun, musées et visites guidées), ainsi qu'un repas dans un bouchon lyonnais. La formule «Lyon festival» comprend les mêmes prestations, le repas est toutefois remplacé par une entrée de spectacle.

»»» **Renseignements:** Office du tourisme du Grand Lyon, place Bellecour (ouvert 7 jours sur 7), tél. 0033 4 72 77 69 69, site internet: www.lyon-france.com

Gastro ou bouchons

Lyon mérite bien son appellation de capitale de la gastronomie. Si vous êtes porté sur la grande cuisine, vous trouverez sans peine la table d'un de ces chefs étoilés qui font la renommée culinaire de Lyon. En revanche, si vous êtes plutôt terroir, vous choisirez de pousser la porte d'un bouchon. Ces restaurants lyonnais typiques tirent leur nom de l'époque où les auberges servant du vin se distinguaient des autres par un rameau de pin accroché à leur enseigne. Bouchon viendrait du vieux français *bouche*, signifiant touffe d'herbe. Parmi les spécialités régionales les plus réputées, on vous proposera, par exemple en entrée des gratons, du gras-double, des cuisses de grenouilles – la Dombes n'est pas loin –, ou encore une tête de veau. En plat principal, vous aurez l'embarras du choix, entre des quenelles de brochet, une andouillette ou de la cochoaille. La ronde des fromages comprend rigotte, saint-félicien, mont-d'or de Lyon, sans oublier la cervelle de canut, un fromage blanc relevé d'ail et de ciboulette. En dessert, on restera dans la tradition avec des profiteroles ou une crème brûlée et pour faire passer le tout, rien de tel qu'un pot lyonnais de beaujolais ou de vin d'Ardèche.

Quelques adresses:

Léon de Lyon, cuisine gastronomique, 1, rue Pléney, tél. 0033 4 7210 11 12.

Le Bistrot de Lyon, (petit frère du précédent mais, nettement moins cher), plats lyonnais et traditionnels, 66, rue Mercière, tél. 0033 4 78 38 47 47.

Chabert et Fils, bouchon lyonnais, 11, rue des Marronniers, tél. 0033 4 78 37 01 94.

Office du tourisme de Lyon / T. Deschamps



L'Hôtel-de-Ville et les terrasses de café de la place des Terreaux.

Jeux de lumières sur la cité des soyeux

■ A la nuit tombante, début décembre, Lyon brille de mille feux. Places et monuments se transforment en créations lumineuses éphémères.

dition est lancée et désormais chaque 8 décembre, la ville est illuminée. Des cités voisines lui ont d'ailleurs emprunté l'idée, ignorant souvent l'origine réelle de cette fête.

Créations éphémères

Depuis 1999, la ville de Lyon a donné un nouveau brillant à la manifestation pour en faire la Fête des Lumières. Les flammes vacillantes des bougies et les loupottes d'antan font place à des créations lumineuses, véritables œuvres d'art aussi spectaculaires qu'éphémères, imaginées par des concepteurs de l'éclairage et des scénographes. Le public vient nombreux assister à ces jeux de lumières. L'an dernier, le spectacle, qui se déroule dans tous les hauts lieux de la ville, a attiré quelque 3,2 millions de visiteurs.

Cette année du 5 au 8 décembre, les artistes invités feront une nouvelle fois surgir la magie sur les places et dans les rues de la ville, autour du thème: «Lumières en mouvement: lumière dynamique, lumière interactive».

MMS

» Visites guidées des lieux illuminés organisées par l'Office du Tourisme et des Congrès du Grand Lyon, place Bellecour, tél. 0033 4 77 69 69.

Office du tourisme de Lyon / T. Deschamps

L'histoire de la Fête des Lumières remonte à 1852. Sur la colline de Fourvière, veillait alors un vieux sanctuaire, dont le clocher défraîchi faisait peine à voir. Il fut décidé de le remplacer par une coupole surmontée d'une statue monumentale de la Vierge, dorée à la feuille. Le 8 septembre 1852, jour anniversaire de la Nativité de Marie, les Lyonnais s'apprétaient à assister à son installation, mais la Saône en crue empêcha la manifestation. L'installation fut renvoyée au 8 décembre. Ce jour-là, qui est aussi celui de l'Immaculée Conception, il plut sans discontinuer. On réussit néanmoins à hisser la Vierge sur la colline, puis sur son socle, d'où elle domine la ville: paumes ouvertes et regard compatissant vers ses protégés. Mais le soir venu, les feux de Bengale, prévus pour l'illuminer, ne purent pas être allumés.

s'établir sur les pentes de la Croix-Rousse. La «colline qui travaille» se couvre alors de bâtiments de plusieurs étages, baptisés «casernes à canuts». «L'industrie de la soie connaît à cette époque un bel essor grâce à de nouveaux métiers à tisser, explique Sandrine. Les métiers Jacquard, du nom de leur inventeur, nécessitent de hauts plafonds, raison pour laquelle les maisons de la Croix-Rousse peuvent avoir jusqu'à 8 étages atteignant chacun 4 mètres de hauteur. Véritable fourmière, la colline résonnait alors du bruit des centaines de métiers à tisser sur lesquels les ouvriers et leur famille s'activaient. On a recensé jusqu'à 58 000 personnes travaillant pour l'industrie de la soie.

La Croix-Rousse continue aujourd'hui encore de cultiver sa différence et fait figure de quartier à part. Sur les petites places, les boulistes jouent tranquillement en attendant l'heure de l'apéro, tandis que sur le plateau, les ménagères font leur marché. Tout au bout du boulevard, le «gros caillou» domine toujours la ville de sa masse imposante. Selon la légende, ce bloc de pierre serait le cœur pétrifié d'un huissier de justice lyonnais. Plus prosaïquement, il s'agit d'un rocher découvert lors du percement du tracé du funiculaire.

Mariette Muller



Illumination du Musée des Beaux-arts.

Service photo Ville de Lyon



Le Pont-Bonaparte et les quais de la Saône.

échappé de peu à la démolition. Il a fallu l'intervention d'André Malraux, alors ministre de la Culture de De Gaulle, pour sauver ce patrimoine. Depuis lors, il est en constante restauration.

Pour l'agrandissement de la ville, on a dû assainir les marais entre Saône et Rhône. Dès le 17^e siècle, les commerces s'installent sur

cette presqu'île. Cette période classique voit la construction de très beaux hôtels particuliers d'inspiration italienne, comme l'Hôtel de Ville ou le palais Saint-Pierre. Tout un réseau de rues relie l'imposante place Bellecour à celle des Terreaux. On ne manquera pas de s'arrêter, voire de visiter l'Opéra, autre monument qui divise les Lyonnais. Ce bâtiment néo-classique vient de sortir d'une transformation totale due à l'architecte Jean

Nouvel. Seuls les murs et le foyer ont été conservés, des étages en sous-sol ont été ajoutés de même que la voûte en verre qui recouvre le bâtiment. Cette dernière abrite notamment un restaurant public.

L'ombre des canuts

Au 19^e siècle, les canuts, ces ouvriers travaillant la soie, quittèrent le Vieux-Lyon pour

verselle de 1889 sonne le glas de la soierie lyonnaise. C'est en effet à cette date qu'est révélé pour la première fois le procédé révolutionnaire consistant à fabriquer de la soie artificielle. Le savoir-faire lyonnais n'en demeure pas moins recherché, les artisans soyeux fournissent aujourd'hui les grands couturiers et les maisons de tissus d'ameublement. Par ailleurs, dans les laboratoires textiles de la ville, les chercheurs ne cessent d'innover en lançant de nouvelles matières sur le marché.

» A visiter: Soierie Saint-Georges, atelier-boutique de Ludovic De La Calle, 11, rue Mourguet, 69005 Vieux-Lyon, tél. 0033 4 72 4025 13.

Le travail de la soie



Le tisserand Ludovic De La Calle.

MMS

C'est François I^{er} qui institua véritablement le travail de la soie à Lyon, lui octroyant le monopole. La ville devait toutefois importer sa matière première. En Provence toute proche, des élevages de vers à soie, nourris aux feuilles de mûrier, fournissaient les précieux fils. Mélangés à des brins d'or, les étoffes issues des ateliers lyonnais servaient alors à vêtir les gens d'Eglise et les grands de ce monde. En même temps que se développe l'industrie de la soie, des luttes opposent les «soyeux», autrement dit les marchands-fabricants, aux «canuts», les ouvriers. Durement réprimés, leurs révoltes ont inspiré de nombreux écrivains, dont Bernard Clavel (*La Révolte à Deux Sous*). L'Exposition uni-